

un palais de fée dont vous seriez la reine et où je passerais ma vie à vos genoux.

— Jeanne, ma bien-aimée, la demeure que je vous destine et où nous cacherons notre amour est entourée de grands arbres qui abritent des regards importuns; il y a pour vous une jolie chambre à coucher bleu et blanc avec des tentures gris-perle: un nid de colombe, cher ange du ciel..."

Jearoe s'interrompit; elle trouvait que M. de Kergaz, — car quel autre aurait osé écrire ainsi, — s'arrêtait à de bien futiles détails.

"Jeanne ma bien-aimée, lut-elle encore, j'ose vous écrire aujourd'hui et vous avouer mon amour parce que demain je vais courir un grand danger. Je me bats à sept heures du matin..."

La lettre échappa aux mains de Jeanne, elle poussa un cri et tomba évanouie sur le parquet.

Lorsqu'elle revint à elle, la nuit était venue; elle se trouvait couchée sur son lit et Gertrude lui prodiguait ses soins.

Auprès de Gertrude, Jeanne aperçut un visage inconnu; c'était une femme, jeune encore, mais dont les traits fatigués décelaient une longue lutte avec la misère et les plaisirs factices dans lesquels l'ouvrière parisienne essaye d'oublier le labeur et les angoisses du lendemain.

C'était cette jeune femme qui demeurait à l'étage supérieur et chez laquelle Colar était entré la veille.

L'ouvrière avait entendu le cri poussé par Jeanne, puis la chute du corps sur le parquet, puis les lamentations de Gertrude; et, poussée par Colar, elle était descendue et avait offert ses services que la servante avait acceptés.

La jeune fille, en revenant à elle, jeta autour d'elle un regard plein d'étonnement; puis elle se souvint de cette lettre fatale qu'elle croyait être d'Armand, et où celui qui écrivait disait: "Je me bats demain matin."

Et Jeanne, maîtresse d'elle-même et retrouvant ses forces, voulut se lever, courir rue Culture-Sainte Catherine et empêcher à tout prix ce combat dont elle ignorait les motifs.

Mais alors une ombre se dressa devant elle, une ombre pâle et triste qui sembla lui dire: "Les femmes ne doivent point empêcher l'homme qu'elle aiment de venger son honneur outragé."

Cette ombre, c'était celle de son père, de feu le colonel de Balder, le loyal soldat mort devant l'ennemi, le gentilhomme qui avait eu pour lincol le drapeau lacéré de son régiment.

Et la jeune fille se souvint qu'autrefois — il y avait bien longtemps, et elle était alors toute petite — son père était rentré, un soir, triste et pensif, comme le sont les vrais braves à la veille d'un duel: tristes parce qu'ils savent que c'est toujours une navrante chose aux yeux de Dieu de jouer sa vie contre une autre vie; pensifs, parce que, si détaché qu'on soit des affaires de ce monde, on y laissera toujours des êtres qu'on aime ou qui vous aiment, et que ceux que le trépas sépare ne se réunissent plus.

Or, le père de Jeanne avait passé une heure à écrire quelques lettres, à mettre un ordre rigoureux dans ses affaires, et il avait achevé la soirée entre sa femme qui baissait le front et contenait ses larmes, et son enfant qui ne comprenait point encore, et qui, cependant, était triste à la vue de cette tristesse.

Après quoi le soldat s'était couché et s'était endormi, calme comme les preux d'autrefois. Mais la mère de Jeanne, elle, ne s'était point mise au lit, elle avait pris sa fille par la main et lui avait dit, en la conduisant devant un crucifix:

— "Mets-toi à genoux, mon enfant, et prions pour ton père."

La mère et l'enfant avaient prié toute la nuit; puis, au matin, alors qu'à peine glissaient à l'horizon les premières clartés de l'aube, sa mère s'était levée, elle s'était approchée lentement du lit où dormait le colonel, et elle l'avait éveillé en

lui disant d'une voix où couvaient des sanglots, mais calme et ferme cependant:

— "Il est temps, — Allez, mon ami."

Le père s'était habillé, et il était parti, posant une caresse sur le front de la petite fille qui pleurait, et serrant dans ses bras sa femme, forte comme celle de l'Ecriture, qui l'éveillait à l'heure du combat.

Alors la mère et la petite fille s'étaient remises à genoux, et elle avaient encore prié. Une heure s'était écoulée, puis le soldat avait reparu, arrachant un cri de joie à sa femme et à son enfant.

Mais il les avait pressées toutes deux sur son cœur, silencieusement, sans se réjouir, laissant rouler sur sa joue une larme longtemps contenue, et il s'était agenouillé à son tour devant le crucifix, en leur disant:

— "Prions ensemble pour le trépassé, prions pour celui qui, comme moi, était époux et père et qui pleurent à cette heure une femme et un enfant." Le colonel avait eu le malheur de tuer son adversaire.

Ce lointain souvenir s'empara de la pensée de Jeanne et la retint. Elle se dit qu'un homme aussi noble, aussi calme que M. de Kergaz, ne pouvait sérieusement aller jouer sa vie que forcé par des circonstances de la dernière gravité.

Et, comme sa mère s'était agenouillée autrefois, elle s'agenouilla et pria. La bonne Gertrude eut toutes les peines du monde à la contraindre de prendre quelques aliments, tant la douleur de la jeune fille était profonde. Cependant Jeanne consentit à tremper ses lèvres dans un bouillon, et la servante l'imita.

Mais dix minutes à peine après ce léger repas, Jeanne fut prise subitement d'une somnolence invincible; en vain se cramponna-t-elle à cette pensée que, le lendemain, Armand aurait l'épée au poing; en vain voulut-elle prier, sa tête retomba lourdement sur sa poitrine, son corps s'affaissa sur le parquet, et Gertrude, cette fois n'accourut point pour la relever.

Gertrude elle-même s'était endormie sur une chaise, à deux pas de sa jeune maîtresse.

Une heure plus tard, un homme ouvrait, à l'aide d'une fausse clef, la porte de mademoiselle de Balder, et entra d'un pas hardi dans la pièce où Jeanne dormait d'un lethargique sommeil.

Cet homme c'était Colar, qui murmurait en souriant:

— Décidément la petite, — il parlait de l'ouvrière qui avait donné ses soins hypocrites à Jeanne, — décidément la petite a bien rempli sa mission, et le narcotique était dans le potage. Le canon du Palais-Royal ne réveillerait pas maintenant la future maîtresse du capitaine sir Williams.

XXVIII

LA MAISON DES CHAMPS

Jeanne s'était endormie en priant.

Lorsqu'elle s'éveilla, un rayon de soleil levant glissait sur sa chevelure en désordre, et elle jeta autour d'elle un regard étonné.

La jeune fille n'était plus auprès de son prie-Dieu dans le petit salon de la rue Meslay, où elle s'était endormie, vaincue par un sommeil étrange. Elle était couchée toute vêtue sur un canapé, dans une chambre inconnue, par les fenêtres de laquelle on apercevait de grands arbres que l'hiver avait dépouillés.

Au milieu de cette chambre et vis-à-vis des croisées, adossé au mur par le fronton, Jeanne remarqua d'abord un grand lit de palissandre, à colonnes torses, supportant un baldaquin de velours gris-perle à bordures d'un bleu tendre. Ce lit était non foulé, et par conséquent il était impossible d'admettre que la jeune fille y eût sommeillé, ne fût-ce que quelques minutes.

Rien de plus charmant, de plus coquet et de meilleur goût à la fois que cette chambre à coucher où un air mysté-